

N^{os} 311-312

JUILLET-DÉCEMBRE 2014

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono: esiste *la latinità*

Tome 78



STRASBOURG

2014

EXTRAIT

REVUE DE LINGUISTIQUE ROMANE (RLiR)

Anciens directeurs:

A.-L. TERRACHER, P. GARDETTE, G. TUAILLON, G. STRAKA, G. ROQUES

La RLiR est publiée par la *Société de Linguistique Romane*

DIRECTEUR :

Martin-D. GLESSGEN,
Professeur à l'Université de Zurich

DIRECTEUR ADJOINT :

André THIBAUT,
Professeur à l'Université de Paris - Sorbonne

COMITÉ DE RÉDACTION :

Monica CASTILLO LLUCH, Professeur à l'Université de Lausanne
Jean-Pierre CHAMBON, Professeur à l'Université de Paris - Sorbonne
Jean-Paul CHAUVÉAU, Directeur de recherche émérite au CNRS
Gerhard ERNST, Professeur émérite de l'Université de Ratisbonne
Hans GOEBL, Professeur à l'Université de Salzbourg
Sergio LUBELLO, Professeur à l'Université de Salerne
Pierre RÉZÉAU, Directeur de recherche honoraire au CNRS
Gilles ROQUES, Ancien directeur de la Revue
Fernando SÁNCHEZ MIRET, Professeur à l'Université de Salamanque
David TROTTER, Professeur à l'Université d'Aberystwyth
Paul VIDESOTT, Professeur à l'Université de Bolzano

COMITÉ SCIENTIFIQUE :

Eva BUCHI, Directrice de l'ATILF
Cesáreo CALVO RIGUAL, Professeur à l'Université de Valence
Rosario COLUCCIA, Professeur à l'Université de Lecce
Steven DWORKIN, Professeur à l'Université de Michigan
Peter KOCH (†), Professeur à l'Université de Tubingue
Adam LEDGEWAY, Professeur à l'Université de Cambridge
Anthony R. LODGE, Professeur émérite de l'Université de St.-Andrews
Célia MÁRQUES TELLES, Professeur à l'Université de Bahia
Laura MINERVINI, Professeur à l'Université de Naples
Wulf OESTERREICHER, Professeur à l'Université de Munich
Franz RAINER, Professeur à l'Université de Vienne
Rodica ZAFIU, Professeur à l'Université de Bucarest

La RLiR est publiée régulièrement en deux fascicules (juin et décembre) formant un volume annuel de 640 pages. Les communications relatives à la rédaction de la Revue (envoi d'articles et de comptes rendus, ainsi que d'ouvrages pour comptes rendus) doivent être adressées à M. Martin GLESSGEN, Universität Zürich, Romanisches Seminar, Zürichbergstr. 8, CH 8032 Zürich – Télécopie: 0041 44 634 49 33 – Courriel: <glessgen@rom.uzh.ch>.

Les auteurs d'articles et de comptes rendus doivent être membres de la *Société de Linguistique Romane*. Dans la mesure du possible, ils sont priés d'accompagner leurs manuscrits d'une version électronique. Les articles reçus sont soumis à l'examen de deux réviseurs, choisis, si faire se peut, parmi les membres du Comité de Rédaction ou du Comité Scientifique par le Directeur de la Revue.

Pour la mise en forme des articles et des comptes rendus, on utilisera les feuilles de style disponibles pour la RLiR (qui peuvent être téléchargées à partir du site internet de la Société: <www.slr.org>, ou requises à l'assistant de rédaction, M. Dumitru KИHAI: <slir@rom.uzh.ch>).

Alberto VARVARO
(1934-2014)

Alberto Varvaro nous a quittés le 22 octobre dernier. Il s'est éteint à Naples, sa ville d'adoption, où il avait enseigné depuis 1963. Sa disparition nous prive de l'un des derniers maîtres capables de dominer tous les aspects de la philologie romane et de conjuguer les approches philologique, littéraire, linguistique et historique grâce à une compétence égale dans tous ces domaines. Il a été parmi les savants qui ont tenu le gouvernail de notre Société et de notre discipline, dont il a grandement contribué à orienter les choix grâce à son érudition sans faille, son charisme, son énergie inépuisable. Son départ laisse un vide impossible à combler.

Parcourir la carrière scientifique d'Alberto Varvaro signifie retraverser une soixantaine d'années d'histoire de la philologie romane. Ce demi-siècle, il l'a vécu avec une grande intensité, animé par une curiosité aiguë et joyeuse pour tous les aspects de la vie : *Wörter, Sachen, Orte und Personen*. Il savait transformer ses expériences en aventures intellectuelles et, par ses talents de conteur et son attention aux détails humains, il savait les mettre en récit, pour le plaisir et pour le bénéfice des personnes qui ont eu la chance de le côtoyer.

Il était né à Palerme, il y a quatre-vingts ans, le 13 mars 1934. Issu d'une famille bourgeoise qui traversa la Seconde Guerre mondiale non sans connaître des difficultés et des restrictions de toutes sortes, Alberto Varvaro, troisième de cinq enfants, prénommé Alberto en honneur d'Albertus Magnus, canonisé en 1931, obtint sa *laurea* à l'Université de Palerme en 1956, avec un mémoire sur l'étude et l'édition du manuscrit autographe du *Libro de varie storie* d'Antonio Pucci. Ce travail, qui fut publié l'année suivante et qui fait toujours référence, fut mené sous la direction d'Ettore Li Gotti. Dans l'ambiance universitaire palermitaine de l'époque, plutôt statique et refermée sur elle-même, Li Gotti se distinguait par son énergie – il fut le fondateur du *Centro di studi filologici e linguistici siciliani* – et par ses nombreuses relations scientifiques, tant au niveau national qu'international. S'il avait tendance à exploiter ses élèves, qui devaient assurer tous les aspects de son secrétariat – ce qui n'était d'ailleurs pas rare à l'époque –, il était en même temps très généreux avec eux et soucieux de leur formation. Aussi incita-t-il Alberto Varvaro à présenter sa candidature pour une bourse auprès de la prestigieuse Scuola Normale Superiore de Pise, où il fut admis en tant que *perfezionando esterno*. À la veille du départ pour Pise, prévu pour le 6 décembre 1956, Li Gotti, âgé de 45 ans, mourut subitement, au beau milieu d'un conseil de faculté. Cette disparition tragique ne fut pas sans compliquer le 'débarquement sur le continent' du jeune Sicilien, qui nous a livré (2006)¹ un souvenir savoureux des années vécues entre Piazza dei Cavalieri, siège de la Scuola Normale, et Palazzo Ricci, siège de l'Université de Pise, ainsi que des intrigues universitaires, aux allures de comédie des équivoques, qui marquèrent tant sa première rencontre avec Silvio Pellegrini que le choix du sujet de sa thèse de perfectionnement.

¹ Cf. les indications *infra* pour la bibliographie d'Alberto Varvaro.

Comme il était de coutume à cette époque, la recherche de spécialisation devait porter sur un sujet et une langue romane différents de ceux du mémoire. En Italie, l'édition d'un poète provençal était pratiquement une *conditio sine qua non* pour tout philologue roman. Le choix se porta sur Rigaut de Berbezilh, dont Varvaro publia les poèmes en 1960.

La parution de cette édition suivit de quelques semaines la publication d'une édition du même troubadour préparée en pleine indépendance, dans les mêmes années, par Mauro Braccini. Si les introductions et les commentaires qui accompagnent ces deux travaux sont différents et, à plusieurs égards, complémentaires, les textes critiques sont, quant à eux, très proches. Dans la première édition de son livre capital sur la tradition manuscrite en langue d'oc, datée de 1961, D'Arco Silvio Avalle analysa promptement ces deux éditions, auxquelles il consacra un chapitre entier, pour montrer, entre autres, que les résultats philologiques obtenus grâce à la méthode lachmannienne n'étaient pas aussi subjectifs qu'on l'avait parfois prétendu.

Si Braccini ne s'était pas trop soucié des problèmes chronologiques posés par la production de Rigaut, Varvaro, par contre, avait situé l'activité du troubadour dans les années 1170-1210 env. Cette proposition suscita un débat critique assez animé avec une personnalité du calibre de Rita Lejeune, qui défendait une datation sensiblement plus ancienne (env. 1140-1157). Les recherches ultérieures ont donné raison au maître italien, dont l'hypothèse a été appuyée par la découverte de nouveaux documents d'archives. Pendant la longue carrière d'Alberto Varvaro, les archives confirmèrent à d'autres reprises ses conjectures. Et ce n'est pas non plus la seule occasion où il eut à rompre une lance avec un autre savant, comme les lecteurs de la *RLiR* le savent bien. Dans tous ces débats, qu'il s'agisse de l'édition des autographes de Foscolo (1987), du classement des manuscrits de Froissart (2010) ou, encore, des méthodologies les plus appropriées pour étudier le passage du latin aux langues vernaculaires (2003), il eut toujours le souci du bien de la discipline ; jamais il ne fut animé par des ressentiments personnels.

La fin des années 1950 offrit aussi à Alberto Varvaro l'occasion de s'ouvrir pleinement à la culture européenne. Pendant l'hiver 1957-1958, il fréquenta l'Université de Barcelone, grâce à une (maigre) bourse d'étude accordée par le Ministère italien des Affaires Etrangères. De 1959 à 1963, il occupa le poste de lecteur de langue italienne à l'Université de Zurich, où il avait déjà séjourné pendant un semestre en tant que *perfezionando*. Ces deux expériences le marquèrent profondément.

En Espagne, il fut l'élève de Martin de Riquer : « il suo insegnamento è stato essenziale per sottrarmi all'atmosfera del tardo idealismo italiano e aprirmi gli occhi sulle realtà della cultura e della letteratura medievale » (*MR* 37, 2013, 434). L'enseignement d'Antoni Maria Badia i Margarit suscita par contre son intérêt pour la linguistique romane. À Barcelone, il eut également l'occasion de rencontrer Ramón Menéndez Pidal et d'écouter ses conférences sur la tradition de la *Chanson de Roland*, qui furent un puissant antidote contre l'individualisme d'Antonio Viscardi en vogue en Italie. En plus de l'Université, il fréquenta assidument l'Institut d'Estudis Catalans, où il assista aux cours de Ramon Aramon i Serra et Jordi Rubió i Balaguer, et les salles de la Biblioteca de Catalunya (à l'époque, Biblioteca Central de la Diputación Provincial), où il avait mis en chantier le projet, vite abandonné, d'éditer le *Terç del Crestià* du franciscain Francesc Eiximenis.

En Suisse, il fut le collaborateur de Reto R. Bezzola, dont il apprécia toujours la générosité, malgré la distance sur le plan scientifique, et qu'il seconda aussi dans l'animation des activités de l'*Associazione per i rapporti culturali tra Italia e Svizzera*. S'il ne rencontra jamais Jakob Jud, qui venait de disparaître, il fréquenta ses élèves, avec lesquels il se lia d'une amitié indéfectible. Il eut aussi l'occasion d'entendre Paul Zumthor et découvrit les travaux de Hans Robert Jauss, dont, quelques années plus tard (1969), il fit connaître au public italien la leçon inaugurale tenue à l'Université de Constance. La monographie sur le *Tristan* de Béroul, parue en italien en 1963 et traduite en anglais, avec un *Post-scriptum* inédit, en 1972, allait justement, de son propre mouvement, dans la direction des recherches naissantes de Zumthor et Jauss. Ce travail érudit opère la distinction entre la légende tristanienne et la version de Béroul, et précise l'interprétation de celle-ci à travers une subtile analyse littéraire et pragmatique, qui tient compte du caractère oral du texte, du rôle du locuteur et des réactions que le narrateur souhaitait susciter dans le public.

L'élaboration de cette étude, suivie par d'autres importantes recherches sur la tradition tristanienne, dont nous reparlerons plus avant, permit à Alberto Varvaro de réussir avec aisance l'examen pour l'habilitation à l'enseignement de la philologie romane, soutenu devant un jury où siégeait, entre autres, Gianfranco Contini, et de devenir ainsi *libero docente* à l'Université de Pise (1961-1963). Pour aspirer à une chaire universitaire, il était souhaitable qu'un candidat pût faire preuve de publications significatives dans les quatre domaines linguistiques principaux liés à la discipline. Dans le cas d'Alberto Varvaro, il restait donc à couvrir le domaine hispanique. Il choisit d'étudier la tradition manuscrite de la lyrique castillane du XV^e siècle, dont il donna un classement définitif dans le volume *Premesse ad un'edizione critica delle poesie minori di Juan de Mena* (1964).

Les résultats professionnels espérés ne se firent pas attendre et l'aventure napolitaine commença: Alberto Varvaro fut nommé chargé d'enseignement (*professore incaricato*) en 1963, puis professeur extraordinaire en 1965 (premier au concours national), enfin, en 1968, professeur ordinaire de philologie romane à l'Università degli Studi Federico II, où dans les années 1960, il enseigna également la Philologie ibéro-romane et, jusqu'en 1987, la Sociolinguistique. Toujours dans les années '60, il fut aussi chargé de l'enseignement de la Philologie romane à l'Istituto Universitario Orientale de Naples. À la Federico II, institution qui lui doit énormément et dans laquelle il passa la plus grande partie de sa carrière, il assuma plusieurs charges à responsabilité. Il fut, pendant une vingtaine d'années, directeur de l'Institut, puis du Département de philologie moderne (1969-1985, 1993-1996), assura deux mandats en tant que vice-recteur (1987-1990, 1991-1993) et fut membre du Conseil d'Administration (1987-1995) et du Sénat Académique (1996-1999).

En 2004, il quitta la Federico II pour être détaché auprès de l'Istituto Italiano di Scienze Umane-SUM (Florence-Naples), dont il devint, en 2009, professeur émérite. Il déménagea ainsi du bureau de la Via Porta di Massa à celui du Palazzo Cavalcanti, où il continua à recevoir ses collègues et ses élèves, anciens ou récents. Grâce à son affectation au SUM, institut universitaire qui fait aujourd'hui partie de la Scuola Normale de Pise, Varvaro espérait doter Naples d'un véritable pôle d'excellence pour la recherche, et c'est à ce projet qu'il consacra de nombreuses énergies dans la dernière partie de sa carrière. Malheureusement, cette expérience lui réserva plus d'amertume que de satisfaction.

Si Naples, devenue sa ville d'adoption, fut donc son quartier général, Alberto Varvaro resta cependant, d'une part, profondément sicilien, de l'autre, entièrement européen. Il n'est sans doute pas exagéré d'affirmer qu'il a incarné les meilleurs côtés de cette quintessence qu'on a parfois appelée la *sicilianità*. Ses liens avec la culture et la société de son île, fondés parfois sur des amitiés remontant à l'adolescence, ne se sont jamais brisés et il n'a pas délaissé le Centro di studi filologici e linguistici siciliani, dont il fut le Vice-Président. En même temps, en bon 'sicilien claustrophobique', il s'est pleinement inscrit dans cet horizon culturel et relationnel international qui était désormais le sien. Il continua à parcourir d'un bout à l'autre la vieille Europe pour donner des conférences, participer à des colloques, siéger dans des jurys ou des commissions, examiner un manuscrit. Il traversa à plusieurs reprises l'océan. Il fut professeur invité auprès de nombreuses universités – Zurich (1982), Berkeley (1985), Los Angeles (1988), Heidelberg (1999) – et titulaire de la Chaire Franqui à l'Université de Liège (2003-2004). Ses pays d'élection étaient l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, la France, la Suisse et, pendant les dernières décennies, surtout l'Angleterre. Avec sa femme Rosanna Sornicola, qui a partagé sa vie et ses passions trente ans durant, ils avaient établi leur résidence secondaire à Cambridge, à deux pas de l'University Library.

Les nombreux honneurs qu'il a reçus, en Italie comme ailleurs, ont été la conséquence naturelle de cette carrière exceptionnelle. Ils témoignent de l'estime que lui portaient les collègues de différents pays. Alberto Varvaro était docteur *honoris causa* de l'Université de Chicago et de l'Université de Heidelberg, ainsi que *Honorary Senior Research Fellow* de l'Institute of Romance Studies de l'University of London, *Senior Fellow* du Wolfson College de Cambridge, membre titulaire du Centro para la Edición de los Clásicos Españoles et membre d'honneur de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval. Il reçut le Prix national du Président de la République italienne (1998) et le *Premio nazionale di Teatro Luigi Pirandello* (2009). Il était également membre de diverses académies: l'Accademia Nazionale dei Lincei, l'Accademia Pontaniana, l'Accademia della Crusca, l'Accademia di Archeologia, Lettere et Belle Arti de Naples, la Real Academia de Buenas Letras et la Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres date du mois de mars 2014.

Son souci de l'intérêt commun l'a conduit à accepter de multiples responsabilités au sein des associations scientifiques auxquelles il a adhéré. Il suffit de rappeler qu'il a assumé à tour de rôle la présidence de la Società italiana di Filologia romana (1991-1994), de la Société de Linguistique romane (1995-1998; vice-président de 1989 à 1995) et de la Société Rencesvals (2000-2003; vice-président de 1997 à 2000). Il a organisé plusieurs colloques et a dirigé différentes initiatives scientifiques d'envergure. Les membres plus anciens de la *Société de Linguistique Romane* se souviendront du 14^e Congrès international de Linguistique et de Philologie romane (Naples, 1974), dont il a aussi édité les cinq volumes d'Actes, les membres plus jeunes de la Scuola estiva di Linguistica Romanza (Procida-Naples, 2008-2012), qui a vu le jour à cinq reprises grâce à son dévouement. Il n'a pas non plus été avare de son soutien à l'organisation du 21^e Congrès de notre Société, qui eut lieu à Palerme en 1995, et il avait également pris à cœur le sort du prochain Congrès qui se tiendra sur son instigation à Rome en 2016.

Mais faisons un pas en arrière et revenons à l'année 1963. À son arrivée à la Federico II, le jeune sicilien hérita de la chaire universitaire occupée auparavant par un autre sicilien illustre, un maître avec qui il avait établi de solides relations depuis quelques années déjà: Salvatore Battaglia, personnalité forte et fascinante, qui a lié son nom au *Grande*

Dizionario della Lingua Italiana et qui était resté dans la même faculté en tant que professeur ordinaire de Littérature italienne. Jaloux de la liberté académique à laquelle il avait goûté pendant ses séjours européens, conscient des problèmes qui pouvaient surgir de la cohabitation, dans la même institution, avec son propre maître ou son prédécesseur, Alberto Varvaro décida de refonder l'enseignement de la philologie romane à la Federico II sur de nouvelles bases. Il renouvela ainsi avec discrétion, mais de façon radicale, les sujets des cours et les livres au programme ; il marginalisa la littérature italienne médiévale, traitée dans d'autres cours, et accorda une place inédite à la linguistique.

Ce choix produisit une osmose profonde entre l'enseignement et la recherche. Exception faite des études sur le sicilien, la plupart des monographies d'Alberto Varvaro, souvent publiées d'abord sous forme de *syllabi*, trouvent leur origine dans les cours qu'il dispensa. Jamais routinières, ses leçons transmettaient à l'auditoire le sentiment de participer à une découverte scientifique en cours, une recherche en construction dont les résultats et les enjeux méthodologiques se révélaient chemin faisant. Dans ce parcours, Varvaro avait le don de prendre le public par la main et de le charmer grâce à la rigueur et à l'érudition de la démonstration, mais aussi par sa capacité à jongler avec les différents registres expressifs. Il n'était pas rare de le voir soudainement sortir de son chapeau une comparaison inattendue et plaisante, tirée parfois de l'expérience quotidienne et venant éclairer tout à coup des questions enchevêtrées. Par le biais d'anecdotes et de détails à première vue secondaires, il savait peindre de couleurs vives le contexte, culturel et matériel, dans lequel un texte avait été composé, un auteur avait vécu ou une recherche avait été menée. Il n'est donc pas étonnant que les auditoires qui l'accueillaient étaient bondés jusqu'aux derniers rangs. Les membres de notre Société ont pu en faire encore l'expérience au récent colloque de Nancy. Et pour peu qu'ils aient connu Alberto Varvaro, ils ne s'étonneront pas non plus d'apprendre qu'autant ses cours étaient aimés, autant ses examens étaient redoutés. Dans un film produit il y a quelques années sous la houlette de Nanni Moretti (*Autunno*, réalisé par Nina di Majo, 1999), l'héroïne Costanza, étudiante napolitaine de la faculté de Lettres en pleine recherche de son identité, ponctue sa quête par le refrain : « Je dois me décider à préparer l'examen de Philologie romane ». Ce n'est pas un hasard.

Nés dans l'enseignement universitaire, certains travaux d'Alberto Varvaro y étaient aussi destinés et continuent à y vivre avec bonheur depuis plusieurs décennies, en Italie comme à l'étranger. C'est aussi par ce biais que Varvaro a laissé son sceau dans notre discipline et dans la formation de générations d'étudiants. La vocation didactique de ces travaux ne les a par ailleurs nullement empêchés, pour certains d'entre eux, de devenir aussi des références scientifiques incontournables. Conçu pour répondre aux exigences du programme universitaire de son époque, le volume *Storia, problemi e metodi della linguistica romanza* (1968 ; trad. esp. 1988) propose une histoire de la linguistique romane et de ses méthodes, qui fait toujours autorité et qui s'étend du Moyen Âge jusqu'au structuralisme et même au générativisme. Il en va de même pour *La lingua e la società* (1978 ; 2^e éd. 1982), introduction à la sociolinguistique qui a marqué en profondeur le développement de cette branche disciplinaire en Italie. Issu de cours donnés en 1966-1968, l'ouvrage sur les *Letterature romanze del Medioevo*, publié d'abord en espagnol (1983), puis en italien (1985), s'est vite imposé en raison de l'efficacité de sa structure et de la finesse de ses analyses. C'est le travail de Varvaro où l'influence d'Auerbach, bien perceptible dans plusieurs de ses recherches, se manifeste peut-être de la façon la plus

claire. Sa vision des genres littéraires, dotés d'un 'centre' et d'une 'périphérie', anticipe la classification par prototypes qui deviendra courante par la suite.

Rappelons encore au moins les trois tomes de *Filologia spagnola medievale* (1965-1971); *La letteratura spagnola dal Cid ai Re Cattolici*, en collaboration avec Carmelo Samonà (1972); et *l'Avviamento alla filologia francese medievale* (1993), chrestomathie de 51 textes (ou extraits de textes) de différentes sortes, précédés d'une introduction linguistique à l'ancien français et suivis du plus ample lexique ancien français-italien aujourd'hui disponible. Son manuel le plus récent, *Linguistica romanza: corso introduttivo* (2001; nouv. éd. 2002), traduit en français en 2010, démontre de façon emblématique l'attention constante que Varvaro a portée à l'évolution du monde universitaire. Cet exposé synthétique et fiable tient compte de l'actuelle division des cours en modules, mais aussi du fait que de plus en plus souvent, les étudiants abordent la linguistique romane sans avoir étudié le latin auparavant. Ainsi la structure des manuels classiques est-elle renversée: l'histoire des langues romanes, abordée par thèmes, est parcourue à rebours et la question de leur origine est traitée dans le dernier chapitre plutôt que dans le premier. C'est justement sur cette question délicate et controversée que se concentre le volume *Il latino e la formazione delle lingue romanze* (2014), qui propose au public italien l'un des deux chapitres publiés dans *The Cambridge History of Romance Languages* (2013). Nous y reviendrons.

Les publications évoquées ci-dessus ne constituent qu'un pan d'une production scientifique très vaste, exceptionnelle par sa qualité, sa quantité et sa variété. La bibliographie d'Alberto Varvaro jusqu'en 2003 se trouve dans le volume *Identità linguistiche e letterarie nell'Europa romanza* (2004), qui recueille une sélection significative de ses écrits pour un total de quelque huit-cent pages. Une liste de ses publications mise à jour jusqu'en 2013 est disponible sur le site de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Elle compte 45 pages environ. Ces chiffres sont encore plus impressionnants si l'on considère qu'Alberto Varvaro, malgré les nombreuses charges institutionnelles qu'il a exercées, a toujours consacré de nombreuses heures à lire, discuter et corriger les travaux d'autrui. Il ne se sentait toutefois pas prédisposé pour le travail de groupe et n'a jamais introduit de demandes de subvention pour mettre sur pied une recherche d'équipe. Les deux travaux de longue haleine auxquels il s'est attelé – le *Vocabolario Etimologico Siciliano* et l'édition du Livre IV des *Chroniques* de Froissart – l'ont donc occupé pendant plusieurs années. Ajoutons encore qu'il a codirigé des ouvrages collectifs de grande ampleur (*Lo Spazio Letterario del Medioevo, 2. Il Medioevo Volgare, 1999-2005*); qu'il a fondé et codirigé la collection *Romanica Neapolitana*; et qu'en 1974, il fonda, avec D'Arco Silvio Avalle, Francesco Branciforti, Gianfranco Folena, Francesco Sabatini et Cesare Segre, la revue *Medioevo romanzo*, dont il a été, une trentaine d'années durant, le directeur exécutif mais aussi l'artisan, et pour laquelle il a écrit d'innombrables comptes rendus. Dans le champ italien où les revues de philologie romane étaient étroitement liées à une école philologique spécifique, *Medioevo romanzo* s'est démarquée par sa vocation programmatique à être supranationale et internationale. Sa création réagissait à l'affirmation des philologies nationales et à la scission progressive, très visible en dehors de l'Italie, entre l'étude de la langue et de la littérature. Le but était donc de réaffirmer le statut et la centralité de la philologie romane, en tant que méthodologie et en tant que discipline. Cette ambition a toujours été le programme culturel poursuivi par Alberto Varvaro. L'étendue de ses intérêts, la variété des approches critiques qu'il a utilisées ainsi que des domaines géolinguistiques auxquels il les a appliquées,

contrastent non seulement avec l'hyperspécialisation actuelle, mais aussi avec l'orientation de plusieurs de ses contemporains.

Les travaux qu'il nous a laissés sont exemplaires justement par la maîtrise des méthodes philologique et comparative, et par la capacité à croiser l'analyse minutieuse d'un phénomène – linguistique ou littéraire – avec les données historiques et sociologiques. La sensibilité à la spécificité de chaque cas est associée à une connaissance parfaite du contexte et à une largeur de vue que n'ont pas toujours les recherches savantes. Réfractaires aux idées reçues, ses études ont souvent bouleversé les cadres préconçus et ont débouché sur la mise en question des méthodes habituelles. Nécessairement réductrice, la présentation proposée ci-dessous n'ambitionne qu'à rappeler à quel point son legs est important et fertile. Son héritage scientifique devra faire l'objet d'une réflexion approfondie.

En tant qu'éditeur de textes, Alberto Varvaro a toujours fait preuve d'anti-dogmatisme. Il n'était ni bédieriste, ni (néo-)lachmannien : « alla ricostruzione della storia della tradizione manoscritta, possiamo adattare quello che Winston Churchill disse della democrazia: la stemmatica è un sistema pessimo, ma è il migliore tra quelli che conosciamo ». Pour lui, chaque œuvre et chaque tradition demandent une solution éditoriale spécifique; l'établissement du texte critique est la base prioritaire et indispensable, mais non l'unique but du travail philologique; des éditions différentes peuvent servir à des études diverses et s'adresser à des publics distincts. Il s'est opposé à l'*Éloge de la variante* (1989) et aux dérives de la *New Philology* (1997), sans oublier pour autant de faire lui-même, d'un autre point de vue, l'éloge de la copie (1998). Son étude sur la *Critica dei testi classica e romanza* (1970) est un véritable bréviaire d'ecdotique qu'on lira encore longtemps avec profit et dont certaines catégories – telle la distinction entre 'tradizione quiescente' et 'tradizione attiva' – font désormais partie de la boîte à outils de tout philologue. Tout en s'adressant à un public plus large, la *Prima lezione di filologia* (2012) fournit elle aussi des enseignements précieux: la philologie y est présentée dans sa globalité, en tant qu'attitude critique à adopter devant un texte, sa tradition et son interprétation.

La souplesse qu'il a préconisée dans ses travaux théoriques lui a permis de venir à bout de l'édition de cas très différents: le *zibaldone* d'Antonio Pucci et les poèmes de Rigaut de Berbezilh, auxquels nous avons déjà fait allusion, mais aussi la production théâtrale en sicilien de Luigi Pirandello (2007) et le Livre IV des *Chroniques* de Jean Froissart. Dans le cas de Pirandello, l'éditeur doit s'accommoder de documents disparates, qui ne permettent pas toujours de publier les pièces théâtrales selon la dernière volonté de l'auteur: dans son travail, pourvu d'un commentaire mesuré et efficace, Alberto Varvaro a donc choisi, pour chaque texte, la solution éditoriale la plus raisonnable, sans nier les éventuelles limites. Quant à Froissart, la difficulté majeure consiste à mettre de l'ordre dans la tradition d'une œuvre imposante et largement diffusée. Un sondage effectué sur une portion limitée du texte a permis à Alberto Varvaro de proposer le classement d'une bonne partie des témoins et de choisir le ms. Bruxelles, KBR, IV 467, moins innovant que les autres, comme base pour son édition, qui est accompagnée d'une annotation historique ponctuelle et d'un appareil critique sélectif. Mis en chantier il y a une quinzaine d'années, ce travail, dont une version anthologique a paru en 2004, est actuellement sous presse dans la collection *Les Anciens auteurs belges* chez l'Académie royale de Bruxelles; Alberto Varvaro a eu le temps d'en corriger les épreuves.

L'attention qu'il a portée, dès les années 1960, au support manuscrit a toujours eu pour but une meilleure compréhension de la genèse de l'œuvre. Il en a tiré des arguments confortant l'étude de la tradition. Ainsi, l'examen de la fasciculation défectueuse du ms. G du *Libro de Buen Amor* (1970) lui a permis de résoudre un problème épineux concernant la tradition de ce chef-d'œuvre de la littérature espagnole. De même, une étude philologique intégrée du texte et des images l'a poussé à échafauder une hypothèse très innovante sur la tradition du Livre I des *Chroniques* de Froissart (1994), qu'il a essayé de démêler en suivant les traces d'un programme iconographique d'auteur déformé par les copies. Pour le philologue, les variantes iconographiques deviennent tout autant significatives que les variantes textuelles.

La reconstruction de l'archétype tristanien qu'en 1967 il a opposée avec succès à celle proposée par Joseph Bédier, ressort, quant à elle, de l'application d'une méthodologie différente : elle repose sur l'examen de l'interaction entre les traditions littéraire et légendaire. La source unique que Bédier situait au sommet de la tradition et qu'il avait essayé de reconstruire, est remplacée par un ensemble légendaire constitué de récits oraux et écrits, structuré de façon assez stable autour d'épisodes et de personnages canoniques, mais offrant, en même temps, une plasticité narrative et une liberté de réinterprétation que les différents auteurs ont exploitées chacun à sa façon. Ainsi, Alberto Varvaro a mis à profit, dans le domaine philologique, l'expérience qui lui venait de la grande tradition sicilienne d'études sur le folklore, née avec Giuseppe Pitrè et poursuivie par Giuseppe Cocchiara, dont Varvaro fut l'élève.

Cette composante non secondaire de sa formation l'a rendu particulièrement attentif au rapport dialectique unissant la poésie populaire à la poésie cultivée, le patrimoine narratif traditionnel à ses réélaborations littéraires. C'est cet angle d'attaque qu'il a privilégié dans l'analyse de nombreuses œuvres, auxquelles il a consacré des monographies ou des articles : on va du emploi des motifs narratifs traditionnels dans *Tristan et Yseut* (1970) aux chants relatant la mort de la baronne de Carini (2010), en passant par les apparitions fantastiques chez Walter Map (1994), les traditions folkloriques dans *Karel ende Elegast* (1995), la résurgence de croyances populaires de longue durée chez Guernes de Pont-Sainte-Maxence (1996), ou encore les croyances magiques dans la littérature médiévale (1998) et les légendes concernant le gouffre de Satalie (1998). Dans tous ces travaux, la transformation que la littérature a imposée aux éléments légendaires, folkloriques ou même littéraires qu'elle empruntait, est examinée avec une rare finesse. Ces analyses, qui opèrent la distinction entre les pratiques sociale et professionnelle du récit, aboutissent à une vision renouvelée de la production narrative en France au XII^e siècle, en particulier en ce qui concerne le roman (2002), et, dans le cas de l'étude sur la baronne de Carini, donnent lieu à une leçon de méthode sur la possibilité de reconstruire une tradition orale à partir de sources écrites.

L'intérêt pour les modalités de construction du récit est constant et traverse la production d'Alberto Varvaro comme un fil rouge. Il se manifeste également dans les recherches consacrées à la fonction du récit-cadre dans le *Conde Lucanor* (1964) – et, plus en général, dans la tradition de la nouvelle espagnole (1985) –, ou encore à la représentation de la réalité donnée par des historiens tels que Ramon Muntaner (1984), Robert de Clari (1989), López de Avala (1989) et, surtout, Jean Froissart. À travers l'analyse minutieuse de l'art du récit, Varvaro cerne les cadres mentaux de ces écrivains, précise leur conception de l'histoire, identifie les valeurs (et le doute sur les valeurs) qui émergent dans leurs pages. En particulier, la monographie sur Froissart (2011) tranche

les questions, depuis longtemps débattues, concernant la date de composition et le degré d'achèvement du dernier Livre des *Chroniques*, mais présente aussi sous une lumière toute nouvelle le talent et les techniques de composition de cet écrivain d'exception. Les travaux sur la représentation de la géographie dans l'épopée (1989) et sur le réalisme dans le roman du XV^e siècle (2002) méritent également d'être relus avec attention.

Le questionnement sur le récit a aussi conduit Varvaro à s'interroger en profondeur sur l'idée même de textualité médiévale. Le diptyque magistral constitué par *Il testo medievale* (1999) et *Élaboration des textes et modalités du récit dans la littérature française médiévale* (2001), études qui mériteraient d'être réunies, aborde des questions cruciales pour la compréhension de toute la littérature produite au moyen âge : les différents degrés d'auctorialité dans les textes et dans les macro-textes ; les relations entre la totalité d'une narration, sa division en épisodes et ses modalités d'exécution ; les rapports entre la vocalité, la mouvance et les genres littéraires.

De même que les enquêtes philologiques et littéraires, les recherches linguistiques et dialectologiques menées par Alberto Varvaro s'ouvrent, elles aussi, sur un éventail de sujets très ample, tant du point de vue diachronique que diatopique. S'il fallait à tout prix indiquer un fil conducteur, on pourrait peut-être mentionner la tendance à aborder des problèmes de linguistique historique dans une perspective sociolinguistique au sens large du terme : c'est-à-dire une perspective qui emprunte aux enquêtes de la sociolinguistique anglo-américaine des années '60 et '70 moins leurs outils et leurs méthodologies – celles-ci seraient difficilement applicables aux sources disponibles pour la période ancienne – que la conscience de l'articulation complexe des communautés linguistiques et des dynamiques y agissant. Cette conscience émerge déjà dans les pages du volume *Storia, problemi e metodi* (1968) consacrées au 'mélange linguistique' et à Hugo Schuchardt, savant qui sera toujours l'un des dieux tutélaires d'Alberto Varvaro ; elle se manifeste clairement dans l'important article sur la *Storia della lingua* (1972-1973), publié dans la revue *Romance Philology* et riche en références aux principaux représentants de la sociolinguistique de l'époque, de John Gumperz à Dell Hymes, Joshua Fishman, Charles Ferguson, William Labov et, bien entendu, Uriel Weinreich. C'est grâce à leur découverte et leur valorisation de la 'non-homogénéité linguistique' qu'il est possible de surmonter les apories des conceptions sous-jacentes aux travaux de grands maîtres de la linguistique historique tels que Ramón Menéndez Pidal et Walther von Wartburg, à propos desquels Alberto Varvaro parle de « perfezione incompiuta ».

C'est donc au moyen d'une approche qu'aujourd'hui on appellerait variationnelle qu'Alberto Varvaro analyse les réalités linguistiques du passé, qu'il s'agisse de la transition du latin vers les langues romanes (1980, 2013), de l'existence de zones de conservation linguistique dans la Romania (1983), du rapport entre l'aragonais et le castillan pendant le bas Moyen Âge (1970), de la langue des juifs avant et après l'expulsion de la péninsule ibérique (1987, 2007-2008), ou encore des traces d'une variété 'mozarabe' en Sicile (1988) et de l'influence du sicilien sur le maltais (1988). Certains de ces travaux parviennent, à partir de l'analyse de cas concrets étudiés d'une façon profondément innovante, à redéfinir des éléments-clés du discours historico-linguistique, tels que la notion d'aire isolée (1983), le concept de *koinè* (1990), l'opposition entre polygénèse et monogénèse (1992). La stabilité des diglossies au cours du temps, parfois donnée pour acquise par les linguistes sans les vérifications documentaires nécessaires, a également fait l'objet d'une réflexion approfondie (1982), qui lui a permis de souligner la distinction entre les méthodologies de la dialectologie ancienne et moderne.

Au total, les deux domaines de la linguistique romane auxquels Alberto Varvaro s'est consacré avec une plus grande continuité, et dans lesquels il a laissé une marque plus profonde, sont assurément le processus de formation des langues néo-latines d'une part, l'histoire linguistique de la Sicile et la lexicographie sicilienne, de l'autre. En ce qui concerne le premier domaine, nous avons déjà rappelé à quel point Alberto Varvaro appréciait Schuchardt, et notamment son *Vokalismus der Vulgärlatein* (1866); c'est dans la riche introduction à la traduction italienne de l'*Ausgliederung der romanischen Sprachräume* de Wartburg (1980) qu'il explicite pour la première fois sa critique de l'approche traditionnelle du problème de la fragmentation de l'espace roman et qu'il souligne la nécessité de procéder non seulement à la mise à jour des données, mais surtout à « un profondo riesame dei presupposti, dei metodi e dei fini », de façon à éviter – ou, du moins, à réduire au minimum – tout risque de simplification et de schématisation. L'intolérance vis-à-vis des solutions qui lui semblaient abstraites, univoques, systématisantes, peu fondées du point de vue historique, restera un trait caractéristique de toutes les interventions d'Alberto Varvaro sur ce sujet, dans un débat qui l'a vu s'opposer, parfois de manière véhémement et passionnée, aux positions défendues par d'illustres collègues et à des théories à succès, sans aucun doute fascinantes: du proto-roman à l'écriture logographique tardo-latine, au concept même de « latin vulgaire ». Une tentative de présenter, bien que de façon problématique, sa propre vision du développement des langues romanes se trouve dans les deux chapitres publiés en 2013 dans la *Cambridge History of Romance Languages*, influencés par ailleurs par la lecture des travaux du latiniste anglais James Adams; quelques indications significatives, exposées de façon didactique, figuraient déjà dans le manuel de *Linguistica romanza* publié en 2001.

S'agissant de la Sicile, les contributions d'Alberto Varvaro se succèdent, pratiquement sans solution de continuité, du début des années '70 à aujourd'hui. Elles comprennent, à côté d'une série bien nourrie d'études plus circonscrites, consacrées à des questions spécifiques – la restructuration du répertoire linguistique de l'île entre la fin du Moyen Âge et le début de l'âge moderne (1977, 1979), la diffusion des résultats -mm- , -nn- < -MB-, -ND- dans le sud de l'Italie (1979, 1980), les catalanismes et les normandismes en sicilien (1973, 1974), l'origine des mots *regata* (1977) et *mafia* (2014) –, deux volumes de plus ample portée: *Lingua e storia in Sicilia* (1981), qui, s'appuyant sur une présentation très originale, couvre la période allant de la romanisation partielle de l'île jusqu'à l'établissement des Normands (le frontispice porte l'indication: « volume primo », mais en réalité, l'auteur n'a jamais projeté la réalisation d'un deuxième volume, allant du proto-sicilien à la langue moderne ou contemporaine); et le tout récent *Vocabolario Storico Etimologico Siciliano* en deux volumes (2014), auquel Varvaro a travaillé jusqu'à la fin de sa vie et qu'il a eu la satisfaction de voir publié. Cet ouvrage avait été conçu par Antonino Pagliaro, qui ne parvint toutefois à rédiger qu'un nombre très limité d'entrées et qui passa ensuite la main à Alberto Varvaro, lequel l'a mené à terme après de nombreuses années. Il nous a ainsi fourni l'un des meilleurs exemples du genre pour l'aire romane, remarquable, entre autres, par l'élargissement significatif de la perspective, qui s'étend jusqu'aux régions situées au-delà du détroit, et par la capacité inhabituelle à reconnaître (quand c'est nécessaire) l'absence de solutions étymologiques satisfaisantes.

On ne peut pas s'empêcher de remarquer que dans l'Introduction, Alberto Varvaro rend hommage au *Lessico Etimologico Italiano*, considéré comme un modèle de haute valeur par l'exhaustivité et la profondeur de l'analyse: il était lié à Max Pfister par un ancien rapport d'affection et d'admiration, qui remontait à son premier séjour à Zurich;

parmi les qualités qu'il appréciait chez le maître suisse, il y avait son extraordinaire capacité à programmer, coordonner et diriger le travail d'équipe.

Si l'on se tient aux rapports humains et professionnels, on peut encore rappeler, parmi les nombreuses personnalités de la linguistique romane avec qui Alberto Varvaro a entretenu des relations en tant que 'disciple' et ami, les noms de Yakov Malkiel et Manuel Alvar – deux grands maîtres à l'activité et aux personnalités très différentes, auxquels il a dédié son beau recueil *La parola nel tempo* (1984).

Historien en puissance, comme il se définissait lui-même, Alberto Varvaro n'a pas seulement croisé sans cesse les données historiques avec l'analyse littéraire et linguistique, mais nous a également livré de nombreux écrits concernant, de façon plus ou moins directe, l'histoire de la discipline. Ces réflexions se présentent sous différentes formes : bilans bibliographiques sur des textes particuliers (du *Tristan* de Bérout [2001] au *Libro de Buen Amor* [2002]) ; mises en perspective d'une tradition d'études (des dictionnaires du sicilien produits au XIX^e siècle [1980] aux études épiques en Italie [2008]) ; portraits de savants (de Salvatore Battaglia [1974] à Erich Auerbach [2009], de Walther von Wartburg [1997] à Johan Huizinga [1998] ou Joan Coromines [1999], pour ne citer que quelques noms). On n'oubliera pas non plus, outre le volume *Storia, problemi e metodi* et l'article *Storia della lingua*, déjà mentionnés, ses interventions sur la conception et la catégorie même d'histoire de la littérature (1995, 2001), ni ses recherches sur le rapport entre la langue et l'identité nationale (2002).

Romaniste d'exception, Alberto Varvaro était de surcroît doté de grandes qualités humaines. Son ironie désacralisante, qui n'épargnait aucun sujet, cohabitait avec une réelle pudeur. Jaloux de son indépendance, il pouvait être autoritaire et sévère, parfois même brusque, ce qui ne l'empêchait nullement d'être très soucieux d'autrui, affectueux et compatissant. Tout en étant toujours à l'écoute, il était opiniâtre et changeait rarement d'opinion ; mais plus rarement encore il se trompait. Il fut avant tout homme, puis professeur, donc maître, selon le syllogisme de Pier Paolo Pasolini : un maître exigeant et généreux, qui a marqué en profondeur la vie de plusieurs de ses élèves, qu'ils aient poursuivi leur carrière à l'université ou ailleurs, et qui avait une conception hautement éthique de son métier et de la discipline qu'il enseignait :

[U]n testo, qualsiasi testo, chiude in sé un problema interpretativo e [...], prima ancora, esso va stabilito nella sua forma corretta. La coscienza di questi due problemi è essenziale per un buon funzionamento della società umana, che è fondata appunto sulla trasmissione dei testi, ed è questo, a mio parere, che giustifica l'esistenza stessa della filologia e la sua rilevanza culturale e sociale (*Prima lezione di filologia*, Roma 2012, p. 144)

Avec ses écrits, il nous laisse son exemple. Face à lui, on se sent tous plus humbles. Sans lui, on se sent tous définitivement plus seuls.

Laura MINERVINI
Giovanni PALUMBO